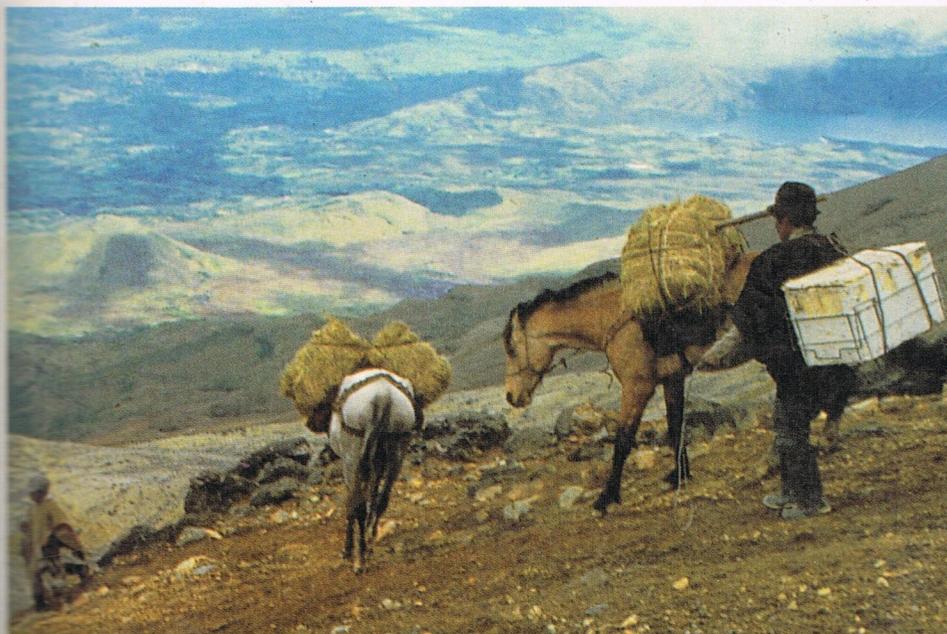


# CULTURES

# MAFIEUSES

**L'EXEMPLE COLOMBIEN**

PHILIPPE BURIN DES ROZIERS



*au Vil*  
**STOCK**



# CULTURES MAFIEUSES L'EXEMPLE COLOMBIEN

PHILIPPE BURIN DES ROZIERES

Les mafias ne sont pas une figure du diable. Elles sont un acteur social d'un genre nouveau, un moteur du développement par accumulation du capital, une articulation paradoxale de la transition des sociétés traditionnelles vers la modernité. Loin d'être une secte, secrète et clandestine, qui vivrait aux marges du corps social, elles héritent de cultures régionales et nationales qu'elles transforment en leur imposant leurs modèles.

Reconnaître ce nouvel acteur n'est pas, bien au contraire, céder à une forme de complaisance à son égard. À la différence du simple délinquant, le mafieux pose un problème politique. Il est, à la suite des guérillas, des régimes militaires ou des intégrismes musulmans, le nouvel avatar du péril qui menace les démocraties : quel que soit son désir d'intégration, le mafieux ne sera jamais un « citoyen » comme les autres.

En ce sens, cette exploration anthropologique des « cultures mafieuses en Colombie » dépasse largement l'enjeu colombien ou même latino-américain. Elle souligne un risque planétaire qu'il est urgent de regarder en face.

**Philippe Burin des Roziers**, diplômé de l'IEP de Paris, est un spécialiste de l'Amérique latine. Après avoir enseigné l'économie du développement en Colombie, il a travaillé sur la théologie de la libération et la crise centro-américaine. Depuis 1990, il réside en Colombie.

Couverture : photo du haut,  
© Carlos Angel/Gamma ;  
photo du bas, © M. Philippot/Sygma.  
Iconographie : Guilhem Nave.



95. VI  
54 4460 9  
130,00 FF TTC

## Table

|               |    |
|---------------|----|
| AVERTISSEMENT | 9  |
| PROLOGUE      | 11 |

### I

|   |    |
|---|----|
| <b>Les émeraudes du Boyacá.</b><br><b>Les années 1960</b> | 31 |
|---|----|

|                         |    |
|-------------------------|----|
| L'univers des mines     | 35 |
| La guerre des émeraudes | 60 |
| La «paix»               | 88 |

### II

|  |    |
|--|----|
| <b>La Guajira ou l'âge d'or de la marijuana.</b><br><b>Les années 1970</b> | 99 |
|--|----|

|   |     |
|---|-----|
| Trois guerres de famille                                    | 101 |
| La guerre entre les Gomez et les Pinto                      | 103 |
| Une guerre à cause d'un âne : les Mendoza<br>et les Maestre | 133 |

|   |     |
|---|-----|
| La guerre des Cárdenas et des Baldeblanques | 157 |
| Épilogue                                    | 165 |

## III

|  |     |
|--|-----|
| <b>Medellín. La tentation politique.</b><br><b>Les années 1980</b> | 173 |
|--|-----|

|                          |     |
|--------------------------|-----|
| Un certain Pablo Escobar | 177 |
|--------------------------|-----|

## IV

|  |     |
|--|-----|
| <b>Cali : mafias modernes.</b><br><b>Les années 1990</b> | 277 |
|--|-----|

|                                   |     |
|-----------------------------------|-----|
| Le goût mafieux                   | 280 |
| Le mafieu, <i>homo economicus</i> | 303 |
| Le rêve de l'intégration          | 340 |
| Épilogue                          | 365 |

|                                       |     |
|---------------------------------------|-----|
| LEXIQUE                               | 377 |
| REPÈRES SUR L'HISTOIRE DE LA COLOMBIE | 389 |
| CARTES                                | 395 |

Marie-Ange d'Adler et M  
Pierre-A  
Jean-Philippe Béja,  
et A

I  
L  
Anna Larin

Bernard Cohen et Lu  
Bob Connolly et Ro

Gabriel M  
Walter De Bock et Jean-CH  
Bernard

Bruno Dethomas et José-  
Pierre-Ant  
Alain Emman

Pasc  
François  
Mio

Simonne Her  
Annie Laurent et Anto  
Marie-Noëlle

## PROLOGUE

### LA PARABOLE DE L'ÉLIXIR

Il était une fois un royaume lointain, où les habitants cultivaient une plante rare, dont on extrayait une essence qui valait plus cher que l'or. Cette essence était d'autant plus précieuse qu'elle était interdite par les lois de tous les royaumes du monde. L'un de ses habitants, à l'esprit malicieux et aventureux, prépara son bateau de pêche pour un long voyage et cacha parmi les vivres l'élixir interdit. Après avoir bravé les tempêtes de l'océan, il accosta entre les rochers, au creux des falaises, sur une petite plage tranquille que seuls quelques pêcheurs fréquentaient à marée basse. Il déposa la précieuse essence dans une cabane abandonnée, proche du rivage, où personne n'en soupçonnerait jamais la présence. Il en remplit de minuscules flacons qu'il vendit en cachette. Lorsqu'il revint en son pays, il était l'homme le plus riche du royaume. Il prodigua son argent qui fit la prospérité du pays et bientôt devint fou. Son fils épousa la fille du roi et ils eurent de nombreux enfants.

Cette fable, une fois traduite en chiffres, donne la mesure du phénomène mafieux. Un grand laboratoire de cocaïne – et il en existe plusieurs – peut produire dix

tonnes de cette cocaïne par semaine. Cette marchandise – sans tenir compte du fait qu'elle sera certainement « coupée » – représente une valeur de cinq cents milliards de francs. Un enrichissement si rapide comble la mégalomanie la plus extrême, satisfait les instincts de puissance les plus démesurés, et peut faire basculer dans la folie plus d'un roi Lear et plus d'un royaume.

#### UNE MÉTAMORPHOSE RÉCENTE

Au cours des dix dernières années, la Colombie a considérablement changé. On peut même parler de rupture, rupture qui divise l'histoire du pays, et fonde la distinction de l'avant et de l'après. Les signes de cette métamorphose sont multiples. Le plus flagrant est le passage de paysages urbains autrefois horizontaux à des villes verticales. Le pays est un vaste chantier où les grues, impatientes, ne connaissent pas de repos. Les carrioles tirées par un cheval et les vieux ânes chargés de légumes, marchant au pas l'air triste, sont un vestige du vieux temps. La voiture, alors qu'elle était destinée au petit nombre, est aujourd'hui un bien de consommation courant. Signe de la formation d'une vaste classe moyenne, elle sature d'encombres la ville dont l'infrastructure n'a pas suivi une évolution si rapide. Encore tout récemment, la Colombie était un pays de petits commerçants et de places de marché où se disputaient au centime près la demi-livre de tomates. Or voilà que les chaînes de supermarchés, cathédrales modernes de la consommation, se sont multipliées. Cette vaste corne d'abondance qui se déverse sur le pays pourrait avoir une origine « magique ». D'ailleurs,

concordat. Les prêtres ne se contentaient pas d'énoncer les canons de la morale en lançant l'anathème contre les femmes pécheresses qui divorçaient ou en rappelant aux jeunes filles que monter à bicyclette, c'était attenter à la pudeur. Du haut de leur chaire, ils accusaient le libéralisme d'être une invention du diable et appelaient les fidèles à voter pour le parti conservateur.

Le rôle de l'Église catholique s'est progressivement réduit. Certes, la religiosité est toujours vivante. Par exemple, il est habituel de se signer en passant devant une église ou un cimetière. En revanche, l'Église est en retrait de la scène politique désormais dominée par les libéraux. Comme ailleurs en Amérique latine, elle se borne à proposer ses services de médiateur, à l'échelon local ou national. Elle le fait entre l'État et les guérillas. Un prêtre exerça encore ce rôle lors de la reddition de Pablo Escobar. Néanmoins, ce qui était un vieux bastion de chrétienté, nourri du catéchisme pré-conciliaire du padre Astete importé de l'Espagne franquiste, est aujourd'hui un pays sécularisé. La famille nucléaire, avec ses deux enfants, a pris la relève des familles de quinze enfants qui n'étaient pas exceptionnelles. Le divorce est légal. Le préambule de la Constitution de 1992 a aboli son ancienne référence au Sacré-Cœur de Jésus.

#### LA LÉGITIMITÉ PERDUE DES GUÉRILLAS

Dans le sillage de la révolution cubaine, les guérillas ont ouvert un horizon d'utopie et un idéal d'engagement qui, pendant trente ans en Amérique latine, ont

bousculé les fragiles équilibres sociaux – risque subversif – peur de la Sécurité nationale

Les premières fractures apparurent au cours de la *Violencia* sociale prit le relais des guérillas. En effet, après que les guérillas furent mortes, non seulement ils furent la menace subversive, ils furent le pouvoir. La scène politique fut le spectacle d'un vaudeville de nouveaux acteurs vint de vrai leur pièce de théâtre furent dans les montagnes.

Sans jamais menacées, les guérillas contrôlaient, avec de vastes territoires éloignés de leur charisme, étaient les paroisses. Puis elles furent les réseaux sociaux qui régulièrement elles établirent leur réseaux protégées des incursions de l'autonomie universitaire, de refuges et de

Ouvrant le chapitre de la violence, gagna la sympathie des

1. *La Violencia* fut une violence libéraux et les conservateurs Eliécer Gaitán, le 9 avril 1948

2. Le M 19, mouvement révolutionnaire nationaliste, est aujourd'hui

bousculé les fragiles équilibres politiques. La peur du risque subversif – peur savamment orchestrée par les États-Unis – a inventé, sous la justification idéologique de la Sécurité nationale, le modèle du militarisme.

Les premières fractures de l'ordre ancien surgirent au cours de *la Violencia*<sup>1</sup>, lorsqu'une revendication sociale prit le relais des enjeux politiques traditionnels. En effet, après que les vieux partis se furent battus à mort, non seulement ils firent la paix, mais, hantés par la menace subversive, ils s'allièrent et se partagèrent le pouvoir. La scène politique du *Frente Nacional* offrait le spectacle d'un vaudeville. En marge du jeu politique, de nouveaux acteurs voulaient, quant à eux, jouer pour de vrai leur pièce de théâtre. Les guérillas s'y essayèrent dans les montagnes de la cordillère.

Sans jamais menacer la stabilité de l'État, les guérillas contrôlaient, avec la complicité des paysans, de vastes territoires éloignés des centres. Les prêtres, forts de leur charisme, étaient parfois leurs relais dans les paroisses. Puis elles infiltrèrent les mouvements sociaux qui régulièrement paralysaient le pays. Enfin, elles établirent leur repaire dans les universités qui, protégées des incursions de l'armée par le tabou de l'autonomie universitaire, servaient de lieux de recrutement, de refuges et de caches d'armes.

Ouvrant le chapitre de la guérilla urbaine, le M 19<sup>2</sup> gagna la sympathie des classes moyennes en inventant

1. *La Violencia* fut une longue guerre civile qui opposa les libéraux et les conservateurs au lendemain de l'assassinat de Jorge Eliécer Gaitán, le 9 avril 1948.

2. Le M 19, mouvement de guérilla créé en 1974, qui se voulait nationaliste, est aujourd'hui une formation politique légale.

la subversion-spectacle ; le vol, à Santa Marta, de l'épée de Simon Bolívar, en fut un épisode cocasse. Mais la prise en otages des magistrats de la Cour suprême de justice se termina dans un bain de sang. Tout espoir de négociations fut balayé lorsque les chars de l'armée forcèrent l'immense portail du palais. Hormis quelques rescapés, magistrats, guérilleros, employés et visiteurs périrent dans l'action. Ce fut un tournant décisif : les militaires, en imposant leur loi, ouvraient la voie à l'impunité. Les guérillas perdirent leur légitimité à tout jamais. Le M 19 accepta alors les conditions d'une amnistie et se convertit en parti politique.

Malgré les multiples butins des enlèvements, ceux des impôts perçus ou de la surveillance des laboratoires de cocaïne, les guérillas, paradoxalement, n'ont jamais été aussi faibles politiquement qu'aujourd'hui. Las de servir de caution, les paysans aspirent à la tranquillité. Les bouleversements idéologiques qui ont accompagné les événements d'Europe centrale ont poussé les intellectuels à une approche consensuelle de la démocratie et les étudiants sont retournés à leurs études. Certes, comme au Chiapas mexicain, les guérillas pourraient trouver une nouvelle source de légitimité dans le recul de l'utopie et le triomphe du libéralisme. Mais c'est sans doute trop tard. Leur modèle a cédé sa place à celui des mafias.

#### LE MAFIEUX

C'est par commodité que nous utilisons à propos de ce personnage le terme de « mafieux ». Il existe en effet d'autres façons de le désigner. En Colombie, on parle

fréquemment des « émer-  
sion sociale du mafieux.  
la mafia est également  
gente », ce qui est impré-  
sociale des mafieux es-  
veaux riches » évoque  
Celui de « crime organi-  
bois du lexique répressif  
« mafieux », qui conser-  
l'idée d'appartenance à  
« narco-trafiquant » dési-

Une autre dénomina-  
« les magiciens » – évo-  
d'une opération qui, à l'i-  
procure que du rêve, a-  
cours normal des chose-  
carrosse et, comme l'alco-  
tir d'un vulgaire métal.  
sens dans la psychologi-  
sont le plus tourmentés  
passage de la tradition  
mafieuse accélère le tem-

Ce nouveau person-  
milieu de ses contradicti-  
Unis, où il commença  
assiettes, et auxquels le  
Il redoute l'impitoyabi-  
guette et, chauvin, vit d-  
mais il adhère toujours  
Sorte de « Bourgeois g-  
manières, il imite la vic-  
rêve de s'asseoir sans o-  
aux racines est plus natu-

fréquemment des « émergents », par allusion à l'ascension sociale du mafieux. D'ailleurs, en tant que groupe, la mafia est également qualifiée de « classe émergente », ce qui est imprécis dans la mesure où l'origine sociale des mafieux est variée. Le terme de « nouveaux riches » évoque une pulsion consummatrice. Celui de « crime organisé » appartient à la langue de bois du lexique répressif. Enfin, à la différence du mot « mafieux », qui conserve de son paradigme sicilien l'idée d'appartenance à un groupe fermé, celui de « narco-trafiquant » désigne un individu isolé.

Une autre dénomination familière – *los magicos*, « les magiciens » – évoque le caractère merveilleux d'une opération qui, à l'inverse de l'illusionniste qui ne procure que du rêve, agit sur le réel en modifiant le cours normal des choses, transforme la citrouille en carrosse et, comme l'alchimiste, fabrique de l'or à partir d'un vulgaire métal. Cette image prend surtout du sens dans la psychologie populaire, là où les esprits sont le plus tourmentés par les tensions qu'engendre le passage de la tradition à la modernité. La magie mafieuse accélère le temps en inventant des raccourcis.

Ce nouveau personnage, le mafieux, se démène au milieu de ses contradictions. Il est fasciné par les États-Unis, où il commença son ascension en lavant des assiettes, et auxquels le lie un rapport d'amour-haine. Il redoute l'impitoyable traitement carcéral qui l'y guette et, chauvin, vit dans la nostalgie de son village, mais il adhère toujours au mythe du rêve américain. Sorte de « Bourgeois gentilhomme », honteux de ses manières, il imite la vieille élite auprès de laquelle il rêve de s'asseoir sans oser le faire : chez lui, la fidélité aux racines est plus naturelle.

Ces tensions engendrent un personnage singulier qui, gêné de n'être plus ce qu'il était sans pouvoir devenir ce qu'il imite, s'affirme de façon tapageuse pour mieux dissimuler son embarras. La « société » rit volontiers de ce personnage un peu grotesque qui ne cesse de commettre des fautes de goût, mais, gagnée par la contagion, elle adhère à son tour à ces nouvelles « valeurs » de l'argent rapide qui, par un phénomène d'osmose, sont le creuset d'un « monde nouveau ».

#### LE BOUFFON DU DÉVELOPPEMENT

La miraculeuse recette de l'« argent rapide » croise les grandes interrogations concernant le destin des pays en voie de développement. Quel acteur déferait le double nœud que constituent, d'une part, les rigidités à l'intérieur de ces sociétés, d'autre part, l'échange inégal entre les nations ? Or la mafia intervient comme cet acteur imprévu qui réussit là où tour à tour échouèrent les héros *criollos* de l'Indépendance, les bourgeoisies nationales auxquelles incombaient la tâche de l'industrialisation, les guérilleros qui, faisant basculer un système inique autant qu'inefficace, devaient permettre l'émergence de nouvelles règles du jeu. Personne ne se serait risqué à prendre au sérieux la mafia, bouffon de la théorie du développement. Pourtant, son efficacité, aux origines obscures, n'est plus dissimulable. Protagoniste hybride, à mi-chemin du guérillero et du capitaliste sauvage, la mafia contribue à combler un double retard – celui des couches sociales défavorisées et impatientes à l'intérieur du pays et celui des pays pauvres sur les pays riches.

Le phénomène mafieux, la classe ouvrière lumpen, la classe moyenne hétéroclite. Il possède, par ses caractéristiques d'un mouvement toujours voulue, consécutable pour la provocation reconnaissance dans un cri de revendication fine et cultivée, jalouse bariolée du mafieux rapide.

Le mafieux est aussi une mutation primitive du sombre image, d'autant convaincu d'être utile à la géopolitique nationale, il l'élite oisive qui préfère son propre pays. Ce n'est pas rembourser la dette de la mesure de son besoin.

Certes, la Colombie d'un pays du tiers monde qui, rongé par la corruption, service public convenablement mal équipés et le manque l'accès aux soins difficile. L'enseignement public privé trop chère pour routes, lorsqu'elles sont nids-de-poule. Les bus de gaz d'échappement nécessaires pour obtenir tombe en panne s'il pleut.

Le phénomène mafieux, où pêle-mêle convergent le lumpen, la classe ouvrière, puis les différentes nuances de la classe moyenne et celles de la bourgeoisie, est hétéroclite. Il possède, malgré cette diversité, les caractéristiques d'un mouvement. Avec une visibilité pas toujours voulue, conséquence d'un penchant incontrôlable pour la provocation, le mafieux revendique sa reconnaissance dans un « ordre » nouveau. Cette jubilation est un cri de revanche de *los de abajo* sur une élite fine et cultivée, jalouse de ses privilèges. L'excentricité bariolée du mafieux rappelle celle des sans-culottes.

Le mafieux est aussi l'acteur d'une nouvelle « accumulation primitive du capital ». Il est inquiet de sa sombre image, d'autant plus injuste à ses yeux qu'il est convaincu d'être utile à son pays. Comme les « bourgeoisies nationales », il se sent le devoir de supplanter l'élite oisive qui préfère les capitales étrangères à son propre pays. Ce n'est pas une boutade s'il propose de rembourser la dette de l'État. Son élan nationaliste est à la mesure de son besoin de légitimité.

Certes, la Colombie conserve les stigmates habituels d'un pays du tiers monde. C'est surtout vrai de l'État qui, rongé par la corruption, est incapable de fournir un service public convenable. Les hôpitaux sont bondés, mal équipés et le manque de protection sociale rend l'accès aux soins difficile pour la plupart des malades. L'enseignement public est proche du désastre et l'école privée trop chère pour le plus grand nombre. Les routes, lorsqu'elles sont goudronnées, sont jonchées de mids-de-poule. Les bus multicolores saturent la ville de gaz d'échappement suffocants. Plusieurs mois sont nécessaires pour obtenir une ligne téléphonique qui tombe en panne s'il pleut un peu fort.

Mais, à d'autres égards, le pays tout entier semble emporté à une extrême vitesse vers la modernisation. L'abondance de l'argent n'a pas éliminé les taudis ni les indigents qui exhibent sur les trottoirs du centre ville leurs jambes purulentes mais, potentiellement, elle profite à tout le monde, fait miroiter l'espoir de s'en sortir et tire le pays vers le haut. Voici quinze ans, les fluctuations du cours du café influençaient de façon décisive les équilibres macroéconomiques. Le secteur primaire s'est enrichi d'autres produits, du charbon, du pétrole, du nickel, aux fleurs, aux bananes et autres fruits tropicaux. L'industrie a «substitué» des produits auparavant importés. Plusieurs groupes industriels ont adopté des stratégies de conquête des marchés et inversé symboliquement la tendance en investissant à l'étranger.

Cette richesse est peut-être le dernier avatar du mythe de l'*El Dorado*, fantasme hispanique de la richesse immédiate. Mais le contexte historique est différent. C'est une opportunité aujourd'hui pour le pays que cette coïncidence d'un capital qui faisait défaut avec l'impatience de la modernisation. C'est parce qu'il fut senti comme nécessaire que cet argent est apparu, irriguant le tissu économique de son effet multiplicateur, et permettant au pays de défendre sa place dans le tourbillon de la guerre économique.

#### GENÈSE D'UNE MAFIA

Si les Colombiens ont acquis une position dominante sur le marché de la cocaïne, ce n'est pas à cause d'une

hypothétique perversité dotée d'atouts dont les a

Au nord, la sauvage n partage une frontière avec l'accès terrestre ou aérien. Les îles des Caraïbes, re travers les enclaves ho l'Europe, crée des liens sont le point de départ o ment de l'argent.

Au sud, ses voisins pr Équateur, Bolivie – lui deux grands ports du pay Caraïbes et Buenaventur chargements illicites vois les produits d'exportatio

Le territoire colombi aux activités clandestine sillonnent le pays sur les cordillère des Andes naï ments dans la profonde guent sur les fleuves de forêt du Chocó, la mafia cocaïne, ses pistes d'atte régions éloignées des vil

La vulnérabilité de l successives, aux guéril régionalisme qu'accentu pauvreté des voies de glissement vers un état d loi dans un État qui ne déjà perceptible à la ma ou de resquiller dans un

hypothétique perversité naturelle : la Colombie était dotée d'atouts dont les autres pays ne disposaient pas.

Au nord, la sauvage région bananière d'Urabá qui partage une frontière avec Panama, ouvre, via Mexico, l'accès terrestre ou aérien vers le marché américain. Les îles des Caraïbes, relais vers les États-Unis et, à travers les enclaves hollandaise ou française, vers l'Europe, crée des liens avec les paradis fiscaux qui sont le point de départ du long processus du blanchiment de l'argent.

Au sud, ses voisins proches ou immédiats – Pérou, Équateur, Bolivie – lui fournissent la coca. Dans les deux grands ports du pays, Barranquilla sur la côte des Caraïbes et Buenaventura sur la côte du Pacifique, les chargements illicites voisinent dans les containers avec les produits d'exportation traditionnels.

Le territoire colombien, vaste et sauvage, se prête aux activités clandestines. De même que les guérillas sillonnent le pays sur les flancs des trois branches de la cordillère des Andes naissante, installent leurs campements dans la profonde forêt amazonienne ou naviguent sur les fleuves des plaines orientales ou de la forêt du Chocó, la mafia dissimule ses laboratoires de cocaïne, ses pistes d'atterrissage, ses hangars dans les régions éloignées des villes où règne la loi de la jungle.

La vulnérabilité de l'État face aux guerres civiles successives, aux guérillas persistantes, ainsi qu'un régionalisme qu'accentue la géographie abrupte et la pauvreté des voies de communication, a favorisé le glissement vers un état de chaos. La transgression de la loi dans un État qui ne sait pas se faire respecter est déjà perceptible à la manière de brûler un feu rouge, ou de resquiller dans une file d'attente.

Le trafic de drogue suit les filières historiques de la contrebande. La mafia sicilienne est ainsi passée, en quelques années, de la contrebande des cigarettes à celle de l'héroïne. En Colombie, cette tradition s'est nourrie de la lourdeur séculaire des législations sur le commerce. Une Espagne jalouse du contrôle des échanges avec ses colonies, le monopole de l'État sur le commerce de l'or et du café, le niveau exagérément élevé des tarifs douaniers sur une longue période ont encouragé le commerce clandestin.

Les nombreux *San Andresitos* – où se concentrent des milliers de boutiques, qui vendent en contrebande alcools, cigarettes, vêtements ainsi qu'une vaste gamme d'appareils électroniques – sont une façade tolérée. Dans un monde souterrain moins visible, se négocient documents, fausse monnaie, œuvres d'art, tissus, voitures volées, armes, et même enfants enlevés et organes humains.

La criminalité, malgré l'habituelle référence aux « organisations du crime », ne saurait définir une mafia. Elle reste, malgré tout, une « condition » de survie dans l'univers des activités illicites où la violence privée est l'unique loi.

Or, la Colombie détient la triste palme du taux de criminalité le plus élevé du monde. Le traumatisme de *la Violencia*, continuant de peser sur l'inconscient collectif, se transmet d'une génération à l'autre. La cruauté du voleur qui enfonce le couteau bien que l'agressé ne puisse pas se défendre est peut-être un miroir déformé des christes sanguinolents et mauves de la religiosité populaire, la répétition de scènes familiales de l'enfance où le père ivre battait sa femme, l'héritage inconscient d'une morale catholique intransigeante,

une réponse de colère à l'fanatisme séculaire des guerres civiles, ou encore le de la modernité.

Il est difficile de cerner u  
Ce n'est cependant pas ur  
*paisa* – ainsi qu'on nomme  
d'Antioquia – qu'ait surgi l  
nale de la cocaïne. Le *pai*  
rude, pragmatique, aventu  
sociologues qui se sont p  
développement ont vu dar  
la cause de la prospérité p  
quia qui, dès le début du  
d'industrialisation les plu  
latine. C'est ce même temp  
qui a fait de la ville de Me  
trafic de la cocaïne. Migi  
insufflé son esprit d'aver  
affaires à la Colombie tout  
former le trafic jusque-là a  
entreprise aux taux de p  
grandes firmes industrielle

Mélange de légende et  
n'épuise pas l'énigme du t  
ambitieux, astucieux, rapid  
liste qu'est le Colombien. I  
aux sociétés à dominante b  
ou aux sociétés à fortes  
peut-être à l'origine d'un  
équilibre.

Enfin, dans une société  
sonnels de parenté ou d'an

une réponse de colère à l'injustice, la résurgence du fanatisme séculaire des partis dont témoignent les guerres civiles, ou encore le douloureux accouchement de la modernité.

Il est difficile de cerner un type national ou régional. Ce n'est cependant pas un hasard que ce soit par le *paisa* – ainsi qu'on nomme les habitants de la région d'Antioquia – qu'ait surgi la première mafia internationale de la cocaïne. Le *paisa* est un homme de parole, rude, pragmatique, aventurier, blanc et catholique. Les sociologues qui se sont penchés sur le problème du développement ont vu dans ce tempérament atypique la cause de la prospérité précoce de la région d'Antioquia qui, dès le début du siècle, était l'un des foyers d'industrialisation les plus dynamiques d'Amérique latine. C'est ce même tempérament, en d'autres temps, qui a fait de la ville de Medellín un centre mondial du trafic de la cocaïne. Migrant dans l'âme, le *paisa* a insufflé son esprit d'aventure et son sens aigu des affaires à la Colombie tout entière et contribué à transformer le trafic jusque-là artisanal de la drogue en une entreprise aux taux de profit équivalant à ceux des grandes firmes industrielles ou financières.

Mélange de légende et de réalité, l'image du *paisa* n'épuise pas l'énigme du tempérament de cet homme ambitieux, astucieux, rapide et foncièrement individualiste qu'est le Colombien. Le métissage, par opposition aux sociétés à dominante blanche des pays du cône sud ou aux sociétés à fortes populations indigènes, est peut-être à l'origine d'une mobilité en quête de son équilibre.

Enfin, dans une société traditionnelle, les liens personnels de parenté ou d'amitié l'emportent sur la rela-

tion atomisée qui lie l'individu à l'État. La force de ces liens dans une société banalisée par l'usage courant du terme de « mafia » est propice au développement de groupes parallèles dont les mafias de la drogue sont un cas particulier.

#### À LA RECHERCHE DES MAFIAS

L'organisation mafieuse, sous la forme des énigmatiques « cartels », n'est pas le propos de cet ouvrage. C'est néanmoins l'occasion d'apporter certaines précisions les concernant. Le terme de « cartel » s'applique communément à des groupes mafieux régionaux, dont ceux de Cali et de Medellín sont les plus connus. Mais il est habituel aussi d'évoquer ceux de l'Amazonie ou de la côte des Caraïbes, ceux du Caquetá ou de la Guajira, de Pereira, Buenaventura ou Bogotá. Quelle hiérarchie existe-t-il entre eux, de quelle marge d'autonomie bénéficient-ils, quelles complexes articulations les relient donc les uns aux autres, quelle tolérance existe-t-il à l'égard d'individus ou de petits groupes indépendants ? Et qui sait si d'autres groupes, non répertoriés, n'ont pas acquis une puissance proportionnelle à leur capacité à demeurer dans l'ombre ? Ces questions, pour importantes qu'elles soient, ne sont pas essentielles. Les mafias colombiennes, récentes et toujours en cours de formation, sont appelées à changer.

Le propos du livre est ailleurs. Il est d'aller à la rencontre de la rationalité de l'être mafieux en tant qu'être social ; comment, héritier d'une culture, il la transforme à son tour ; comment, socialement situé, il bouleverse l'équilibre social ; comment, attiré par

l'argent, il fait de la politique « hors la loi », il est en définitive capitaliste. C'est ce personnage

Le mafieux ne se rencontre plus facile d'établir ce lien a entre l'État et le cartel de Me plus grande, proche même de l' ne perdaient pas l'occasion d' d'une corrida, festoyaient dan cipaient bruyamment aux f recueillaient devant les sanct mafia naissante prit progress risques qui pesaient sur elle. paranoïaque qui ne s'assoit jar n'a pas d'amis. Si son associé, sin peuvent éveiller sa méfian ger au groupe, à la famille, à l en puissance.

Voué à la clandestinité, l qu'exceptionnellement son idé de chercher ouvertement à le vement qu'il est un objet d'in méfiance, l'énerverment, voire pas les griffes mais il se dét groupe d'« amis ». C'est dans qu'il se dévoile le mieux. Là, confidences, il est possible d'être.

Cette difficulté aurait pu se « la mafia était limitée à un pe sur lesquelles les gardes du co blindé de leurs villas. Lassé de ces « personnages », je m'amu

l'argent, il fait de la politique malgré lui, et comment, « hors la loi », il est en définitive produit par la société capitaliste. C'est ce personnage qu'il fallait trouver.

Le mafieux ne se rencontre pas aisément. Il eût été plus facile d'établir ce lien avant la guerre déclarée entre l'État et le cartel de Medellín. La confiance était plus grande, proche même de l'insouciance. Les mafieux ne perdaient pas l'occasion d'un match de football ou d'une corrida, festoyaient dans les discothèques, participaient bruyamment aux fêtes électorales, et se recueillaient devant les sanctuaires religieux. Mais la mafia naissante prit progressivement conscience des risques qui pesaient sur elle. Le mafieux devint un paranoïaque qui ne s'assoit jamais dos à une porte, qui n'a pas d'amis. Si son associé, son beau-frère, son cousin peuvent éveiller sa méfiance, a fortiori, tout étranger au groupe, à la famille, à la région, est un ennemi en puissance.

Voué à la clandestinité, le trafiquant ne révèle qu'exceptionnellement son identité. Il est donc inutile de chercher ouvertement à le rencontrer. Lui dire naïvement qu'il est un objet d'intérêt éveille chez lui la méfiance, l'énervement, voire la colère. Il ne sortira pas les griffes mais il se détournera vers un autre groupe d'« amis ». C'est dans ses instants de détente qu'il se dévoile le mieux. Là, à défaut de gagner ses confidences, il est possible d'observer sa manière d'être.

Cette difficulté aurait pu se révéler décourageante si la mafia était limitée à un petit groupe de personnes sur lesquelles les gardes du corps referment le portail blindé de leurs villas. Lassé de la difficulté à accéder à ces « personnages », je m'amusai à un jeu. Au milieu

d'une conversation, je pariai avec mes interlocuteurs qu'ils connaissaient au moins un mafieux. Cette conviction sous forme de boutade pouvait sembler blessante ou embarrassante. Et pourtant, je gagnai la plupart du temps mon pari. Ce pouvait être par des liens familiaux, proches ou lointains, par l'école ou l'université, par l'activité professionnelle, par des histoires sentimentales, ou par toutes sortes de hasards. La découverte la plus surprenante fut que cet univers était proche et familier, qu'il portait aussi bien la marque des psychologies personnelles, que celle des origines sociales ou des cultures régionales.

La Colombie n'est certes pas un pays mafieux. Les mafieux pleinement engagés, soit par leurs liens aux cartels, soit comme trafiquants indépendants, sont un petit nombre, tout comme le sont ceux qui s'efforcent activement d'échapper à leur influence. S'il est donc essentiel d'éviter cette caricature d'un pays mafieux qui réduirait la riche complexité des traditions, la notion de culture mafieuse peut être prudemment avancée, non comme culture exclusive, mais pour évoquer les nouvelles «valeurs» d'une majorité séduite par l'argent rapide.

Son omniprésence presque familière ne facilite pourtant pas la saisie du phénomène mafieux. Sa présence, à force d'être visible et de s'étendre, finit par passer presque inaperçue. La «double morale» à laquelle les Colombiens se réfèrent souvent, est une notion essentielle. Alors que le mafieux, loin de s'embarrasser de son identité, en est fier, la *double morale* traduit la mauvaise conscience de ceux qui sentent en eux la honte d'une contagion, qu'une part d'eux-mêmes refuse et qu'ils cherchent à dissimuler.

Elle devient un trait de la psychologie d'une société qui, consciemment ou non, cherche de nouvelles valeurs et à de nouvelles manières de vivre.

Pour suivre la mafia, il restait à saisir les liens entre des personnes qui, sans y être totalement, proches ou éloignées de cette scène, l'étranger, par sa présence, jette un regard plus sensible.

Il n'est pas difficile de faire passer la mafia dans un pays d'adoption, à condition qu'elle s'organise sur un fond d'amitié et de solidarité avec la Colombie. Car, ce n'est pas seulement celui des dix mois de la dernière des trois ans récemment passés, qui remonte quinze ans plus tôt, à l'époque où, pour la première fois, à l'annonce de son arrivée, d'emblée de lui porter, et au cours de ces jours ont entretenu ce lien. Le chaos magique où le chaos, dans la dernière des dernières bues, dévoile l'ordre du monde, n'est que seul un parcours initiatique pour ceux qui y ont participé.

La recherche de la plausibilité des faits se révèle une tâche ardue. La recherche d'une imposture, d'une culture orale qui ne cesse de se transformer. La mémoire y déforme les faits, et celle-ci à son tour devient effrayante. L'imaginaire, qui lui-même guide l'investigation, est un chemin à suivre.

Elle devient un trait de la psychologie collective dans une société qui, consciemment ou non, adhère à de nouvelles valeurs et à de nouveaux goûts.

Pour suivre la mafia, il restait donc à partager la vie des Colombiens dans la durée, en multipliant les points de vue. Entrer dans le quotidien des autres est une aventure qui présente une analogie avec l'expérience théâtrale. C'est poser les pieds sur une scène nouvelle, saisir les liens entre des personnages, être là tout entier sans y être totalement, proche et distant à la fois. Sur cette scène, l'étranger, par sa position d'extériorité, a un regard plus sensible.

Il n'est pas difficile de faire surgir des liens de sympathie dans un pays d'adoption. La mise en scène s'organisa sur un fond d'amitiés anciennes et de familiarité avec la Colombie. Car ce parcours ne fut pas seulement celui des dix mois d'enquête sur le terrain ni des trois ans récemment passés dans ce pays. Il remonte quinze ans plus tôt, au jour où j'y posai le pied pour la première fois, à l'affection que je décidai d'emblée de lui porter, et aux amitiés qui depuis ce jour ont entretenu ce lien. La Colombie est un pays magique où le chaos, dans la transe de la fête ou des heures bues, dévoile l'ordre caché des choses auquel seul un parcours initiatique permet d'accéder.

La recherche de la plausibilité et d'une certaine cohérence des faits se révèle plus facile que la scrupuleuse recherche d'une impossible exactitude, dans une culture orale qui ne cesse de fabriquer de la légende. La mémoire y déforme les faits pour recréer la réalité. Celle-ci à son tour devient efficace puisqu'elle nourrit l'imaginaire, qui lui-même guide les comportements.

## L'INVITATION AU VOYAGE

Ce prologue était un préparatif au voyage auquel invite le livre.

Le périple débute dans le département du Boyacá gagné par la fièvre verte des émeraudes dans les années 1960. Il se poursuit sur la côte des Caraïbes, dans la sauvage région de la Guajira, où la marijuana connut son âge d'or au cours des années 1970. Le passage par Medellín sera moins surprenant puisque l'essor de la cocaïne au cours des années 1980 s'accompagna de l'émergence, fortement médiatisée, d'une mafia colombienne sur la scène mondiale. Enfin, l'avènement de Cali comme mafia triomphante au début des années 1990 inaugure l'âge de la maturité pour les mafias.

Mais ces univers, qui permettent d'introduire un ordre dans la mosaïque des cultures mafieuses, se superposent sans s'effacer les uns les autres et ne cessent de se croiser.

## AU-DELÀ DE L'EXOTISME

Au terme du périple, la question controversée de la légalisation des drogues sera posée. Ce passage du paysage colombien à un débat mondial voudrait briser l'image de l'exotisme. Le drame de l'Amérique latine, depuis que Christophe Colomb y posa le pied, est d'avoir été transformée en une caricature – le général basané et mal rasé des républiques bananières – ou en âge d'or utopique – le guérillero barbu ou l'Indien

imberbe – qui satisfait  
mafieux est lui-même un  
clichés, auxquels souvent

Or, si ni les dictatures  
n'affectent notre quoti  
égards, le rejoignent dire  
cevoir la menace en tant  
certes, la toxicomanie est  
cause à la fois de destruct  
quance désespérée. Mais  
ducteurs du « sud » et pay  
trop schématique pour  
faisons partie des pays «  
aux bénéfiques de la « pro  
vouable complaisance de  
la contagion mafieuse n'a  
ne la voit pas, ou ne veut  
importance nouvelle dan  
ment en Europe de l'E  
miques. Mais elle est  
seulement dans les banlie  
rent l'écart entre leur rêv  
est encouragé par la frag  
Une société d'immigré  
société de chômeurs et  
mains trouvent un recou  
tisme magique qui crée l  
sens, la Colombie fait fig

imberbe – qui satisfaisait un besoin de rêver. Le mafieux est lui-même un personnage qui se prête aux clichés, auxquels souvent il s'est laissé réduire.

Or, si ni les dictatures d'opérette ni les révolutions n'affectent notre quotidien, les mafias, à plusieurs égards, le rejoignent directement. Il est courant de percevoir la menace en tant que pays consommateurs et, certes, la toxicomanie est un drame que nous côtoyons, cause à la fois de destruction d'individus et d'une délinquance désespérée. Mais l'opposition entre pays producteurs du «sud» et pays consommateurs «riches» est trop schématique pour être vraie. Nous-mêmes, qui faisons partie des pays «consommateurs», avons part aux bénéfices de la «production» au travers de l'inaouable complaisance des réseaux financiers. En outre, la contagion mafieuse n'a jamais été si loin, même si on ne la voit pas, ou ne veut pas la voir. Elle acquiert une importance nouvelle dans des pays voisins, principalement en Europe de l'Est, faute de solutions économiques. Mais elle est plus proche encore, et pas seulement dans les banlieues, chez tous ceux qui mesurent l'écart entre leur rêve et la réalité. Cet ajustement est encouragé par la fragilisation de l'équilibre social. Une société d'immigrés, clandestins ou non, une société de chômeurs et de jeunes inquiets des lendemains trouvent un recours inespéré dans cette opération magique qui crée la richesse immédiate. En ce sens, la Colombie fait figure de paradigme.